

crucifié. Et ils prirent Jésus, et l'emmenèrent. Et Jésus portant sa croix alla, au lieu appelé le Calvaire, en hébreu Golgotha. » (xix, 16.)

Il était environ dix heures et demie du matin, quand le cortège se mit en route. Jésus, épuisé de sang et de fatigue, ne tarda pas à succomber sous le poids de sa croix, au moment où la tradition dit qu'il venait de rencontrer sa Mère éplorée. Là, la piété des fidèles a bâti l'église du Spasme de Marie, dont on voit encore les débris.

« Or, comme ils sortaient, ils rencontrèrent un homme de Cyrène, nommé Simon, et le forcèrent de porter la croix de Jésus. » (Matth. xxvii, 32.)

Saint Marc : « Et ils forcèrent un homme de Cyrène, nommé Simon, père d'Alexandre et de Rufus, qui passait par là en revenant de sa maison des champs, de porter la croix de Jésus. » (xv, 21.)

« Cependant une grande multitude de peuple et de femmes le suivaient, se frappant la poitrine et se lamentant à son sujet. Mais Jésus se tournant vers elles, dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants. Car voici que des jours viendront, dans lesquels on dira : Heureuses les stériles, et les entrailles qui n'ont point enfanté, et les mamelles qui n'ont point allaité. Alors ils commenceront à dire aux montagnes : Tombez sur nous ; et aux collines : Couvrez-nous. Car si l'on traite ainsi le bois vert, que fera-t-on au bois sec ? » (Luc xxiii, 27-31.)

Jésus oublie ses propres douleurs, pour ne songer qu'à celles des autres. Mais aussi il fait entendre le son de la justice divine, et annonce ces jours, qui vont arriver bientôt, où Jérusalem sera entourée de toutes parts, réduite à une famine telle, que des mères se nourriront de la chair de leurs propres enfants.

« Et ils vinrent au lieu appelé Golgotha, qui est le lieu du Calvaire. Et ils lui donnèrent à boire du vin mêlé de fiel ; mais lorsqu'il en eut goûté, il n'en voulut pas boire. » (Matth. xxvii, 33.) Jésus le goûta pour accomplir ce que le Psalmiste avait dit de Lui : « Dans ma soif, ils me donnèrent à boire du vinaigre. » (Ps. lxxviii, 22.)

Cette malice, qui poussa les ennemis de Jésus à mêler du fiel au vin qu'on lui destinait pour ranimer ses forces, montre bien que quand il s'agit du Christ, les hommes qui oublient les devoirs imposés par la religion, foulent aussi aux pieds ceux de la raison et de la simple humanité. Car on a pitié, excepté chez les sauvages peut-être, d'un homme qui va mourir, surtout à la fleur de l'âge : quand il s'agit du Sauveur et de ses ministres, on perd tout sentiment naturel. Tant il est vrai que les adversaires du Christ sont sujets du démon, qui les inspire. Cela seul peut expliquer les haines sauvages qui vont éclater en face de notre adorable Maître attaché à sa croix.

Mais ce qui fut plus sensible encore au divin Fils de la Vierge Marie, ce fut de se voir dépouillé de ses vêtements. Lui, la pudeur même, a voulu apprendre à rougir, à ceux qui ne le savent plus. Il a expié alors les impudeurs qui ont souillé l'humanité, et cette souillure est grande, sinon universelle. « Après qu'ils l'eurent crucifié, ils partagèrent ses vêtements, les tirant au sort, afin que cette parole du prophète fût accomplie : Ils ont partagé entre eux mes vêtements, et ont tiré ma robe au sort. » (Matth. xxvii, 35.)

« Ils le crucifièrent, dit saint Jean, et deux autres avec lui, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. » (xix, 18.)

Saint Matthieu : « Alors furent crucifiés avec lui deux larrons, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. » (xxvii,

38.) Isaïe avait dit : « Il a été mis au nombre des scélérats. » (LIII, 12.)

Et Pilate fit une inscription, et la plaça sur la croix. Or, il était écrit : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS. » (Jean XIX, 19.)

Saint Matthieu : « Et ils placèrent au-dessus de sa tête la cause de sa condamnation ainsi écrite : Celui-ci est Jésus, le roi des Juifs. » (XXVII, 37.)

Comme le lieu où l'on avait crucifié Jésus était près de la ville, un grand nombre de Juifs lurent cette inscription ; laquelle était écrite en hébreu, en grec et en latin. « Les pontifes des Juifs disaient donc à Pilate : N'écrivez pas, *Roi des Juifs*, mais qu'il a dit : Je suis le roi des Juifs. Pilate répondit : Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. » (Jean XIX, 21, 22.)

Pilate, cette fois, fut vraiment inspiré d'en haut. Il fit bien d'affirmer la Royauté de Jésus de Nazareth, de lui en faire une couronne glorieuse, et de la maintenir envers et contre les pontifes des Juifs : c'était la vérité. Car Jésus est crucifié, parce qu'il est le Messie, le Sauveur de l'humanité. Par un décret de Dieu, il doit être crucifié, et mourir, afin d'expié les péchés du monde ; de réconcilier les hommes avec Dieu, et de les sauver. Cette inscription fut pour le Christ un titre de suprême honneur, puisqu'il affirmait sa qualité de Rédempteur, son innocence et le crime des Juifs.

C'est ce que constate Origène en disant : Ce titre brille au-dessus de la tête de Jésus telle qu'une royale couronne. » Il est écrit en hébreu, en grec et en latin, pour que tous puissent le comprendre. »

Vous avez donc commencé à régner, ô mon divin Roi, au moment où vous avez été élevé sur ce trône adoré, le plus glorieux de tous les trônes de la terre. Nos pères, quand ils élisaient un roi, le portaient sur un grand bouclier, appelé Pavois : Vous, Seigneur,

vous êtes élevé sur le vôtre par vos ennemis eux-mêmes. Ils ne savent pas « que vous élisez les choses les plus infirmes, les plus folles aux yeux du monde, pour confondre la prétendue force des hommes. » *Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi* : Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons parce que par votre croix, vous avez racheté le monde.

« Et ceux qui passaient le blasphémaient en secouant la tête et en disant : Eh bien ! toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâties en trois jours, sauve-toi toi-même, si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. » (Matth. XXVII, 40.)

« De même les princes des prêtres, se moquant de lui, avec les Scribes et les anciens, disaient : Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même. S'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. Il se confie en Dieu, que Dieu le délivre maintenant, s'il lui veut du bien ; car il a dit : Je suis le Fils de Dieu. Les larrons qui étaient crucifiés avec lui, lui adressaient les mêmes insultes. » (Ibid. 41-44.)

Saint Luc : « Cependant le peuple était là, regardant ; et les chefs et le peuple se moquaient de lui, disant : Il a sauvé les autres, qu'il se sauve lui-même, s'il est le Christ, l'élu de Dieu. » (XXIII, 35.)

Descends de la Croix ! lui disaient-ils ; mais, Juifs aveugles, on ne dit pas à un roi : Descends du trône, à moins qu'il ne soit condamné à perdre sa couronne et son empire. Tel n'est pas le Christ. Il est Dieu, et Dieu n'abdique pas ; et Dieu n'est jamais détrôné. Jésus, à travers les travaux, les combats, les prodiges, et les bienfaits est arrivé là où il voulait, porté par votre haine aveugle, il y restera. Il l'a dit : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi » : (Jean XII, 32.) ces paroles prophétiques s'accompliront, et la Croix deviendra le trône le plus noble, le plus aimé, le plus

glorieux... la Croix sera adorée, et deviendra à jamais le signe de l'honneur ; elle grandira les âmes, consolera les affligés, embellira la vie et sanctifiera la mort ; elle brillera dans les airs, à la cime des monts, au sommet des monuments, sur la poitrine des Pontifes, sur le cœur des braves, sur le sein de la vierge, partout où fleurira quelque noble amour, à travers les plaines, les villes et les hameaux ; elle ombragera les tombes des morts, comme un signe d'immortelle espérance. Quitter sa Croix ! oh ! non ; le Christ ne quittera jamais cette Compagne bien-aimée de ses combats les plus rudes, et de son triomphe suprême. Elle aura été à la peine, elle sera aussi à la gloire, à l'heure où Roi souverain de tous les mondes, il viendra, comme il le disait à Caïphe, sur les nuées du ciel, assis sur son tribunal, à la droite de la majesté de son Père, juger toutes les générations humaines, sorties de leur sépulcre, à la voix de sa Toute-Puissance ; car Jésus est la *Résurrection et la Vie*. Entre Jésus et sa Croix, c'est une union indissoluble. O Juifs, ne demandez donc pas le divorce : le Christ n'en veut pas, et vos défis, et vos promesses de croire en Lui, ne sauraient le lui imposer.

XX.

LES SEPT PAROLES DE JÉSUS SUR LA CROIX.

Les rois parvenus au trône adressent à leurs sujets une proclamation solennelle, où ils expriment leurs sentiments et font leurs promesses de dévouement à leur peuple : Jésus aussi parla du haut de sa croix.

Avait-il besoin de faire de longs discours pour nous révéler son cœur ? Non, sa croix et sa personne sacrée parlaient d'elles-mêmes.

Un roi doit donner à son peuple l'exemple de la vertu : Jésus, en mourant sur la Croix, montrait qu'il savait obéir à son Père, jusqu'à la mort, et la mort la plus cruelle, qu'il subissait avec un invincible courage.

Un roi doit aimer son peuple, veiller sur ses intérêts, lui assurer, autant qu'il le peut, la vérité et l'ordre : Jésus aime le sien : il lui ouvre ses bras et son cœur ; il se montre à lui en public ; il l'attend, les pieds attachés. Du haut de sa croix, élevée au-dessus de la terre, il veille sur lui, et traite avec le ciel de son salut, en ce monde, et dans l'autre. Car si les autres peuples n'ont qu'une existence éphémère, ici-bas, le sien a des destinées éternelles.

Et si ses sujets veulent écouter sa parole, ils seront dans la vérité, qui est la vie des âmes ; et dans l'ordre, qui assure la paix.

Un roi doit instruire par son exemple : Jésus est le Roi infiniment parfait. Ses mains ne prennent pas les biens de ses sujets, elles leur sont ouvertes pour leur prodiguer, avec son sang, tous les bienfaits du ciel et de la terre. Ses pieds ont couru après la brebis égarée. Il ne cherche pas le faste : sa couronne est faite d'épines ; son manteau n'est pas autre que la pourpre de son sang ; ses plaies sont ses joyaux les plus brillants. Il trouve ses joies dans le sacrifice, et ses plaisirs dans la chasteté. Il sait commander : il sait punir ; il sait aussi pardonner. Écoutez comment il parle de ses bourreaux : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » (Luc xxiii, 34.) Il sait reconnaître le moindre dévouement, et le récompenser magnifiquement. « Or l'un des voleurs suspendus en croix le blasphémait, et disait : Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même, et nous avec toi. Mais l'autre prenant la parole, le réprimandait, disant : Tu n'as donc point non plus de crainte de Dieu, toi qui subis la même condamnation ? Et encore pour

nous, c'est avec justice ; car nous recevons ce que méritent nos œuvres, mais celui-ci n'a fait aucun mal. Et il disait à Jésus : Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez arrivé en votre royaume. Jésus lui répondit : Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » (Luc xxiii, 39-43.) Ce larron converti devenait apôtre de Jésus-Christ ; il eut aussitôt sa récompense.

Un roi doit être magnifique à certaines heures : Jésus a été le plus magnifique de tous les rois. Après s'être donné, il nous a donné sa Mère. Quels legs, mon Dieu ! Jésus et Marie : la Mère et son Fils ! Quel Fils ! quelle Mère ! L'humanité a ouvert ses bras, et tout son cœur, pour accueillir la Vierge, bénie Mère de Jésus. Elle lui a bâti des cathédrales, dressé des autels, élevé des statues au plus haut sommet de ses monts et de ses monuments ; elle a épuisé l'éloquence pour dire ses vertus ; l'art pour la peindre, la chanter et raconter ses bienfaits. « Cependant la Mère de Jésus, et la sœur de sa Mère, Marie de Cléophas, et Marie-Madeleine, étaient debout près de la croix. Jésus donc, voyant sa Mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa Mère : Femme, voilà votre fils. Après il dit au disciple : Voilà ta mère. Et depuis cette heure-là le disciple la prit avec lui. » (Jean xix, 25-27.) Jésus parlait et agissait en Dieu. Notre-Dame lui apparaissait telle qu'elle était : la Femme bénie entre toutes les femmes ; la Femme par excellence ; la Femme parfaite, modèle et idéal de la femme, et il disait : Mulier : *Femme*, voici votre fils : Jean représentait l'humanité au pied de la croix, alors abandonnée de la foule et des grands. Une vague terreur les avait tous saisis ; les ténèbres se faisaient épaisses déjà, et le soleil semblait vouloir s'éteindre avec son Créateur.

Il y aura des rois, comme Jésus, victimes de l'ingra-

titude de leurs peuples. Un jour, on les conduira au gibet ; on les fera monter sur l'échafaud : Jésus miséricordieux veut goûter leurs douleurs, sentir monter à son âme leur tristesse, et presque leur désespérance, afin de leur obtenir la force. Et alors dans la langue araméenne, qu'il avait parlée sur les genoux de sa Mère : de sa Mère, qui était là debout au pied de sa croix, recevant sur ses vêtements le sang de son Fils, il s'écria, à la neuvième heure, « *Eloï, Eloï, lamma Sabacthani ?* c'est-à-dire, Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » (Marc xv, 34.)

C'était l'Homme-Christ, qui s'écriait ainsi, et appelait Dieu. Car en Jésus-Christ, il y a le Verbe, Roi éternel ; et l'Homme, qui était cloué à son gibet, prenant possession de son empire. L'homme était à ce moment laissé seul à dessein : la Divinité lui cachait en quelque façon sa gloire, comme fait une mère avec son jeune enfant, par un jeu d'amour, quand elle se dérobe à ses regards, et Jésus criait : Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? Cri mystérieux, prière touchante, que tant de malheureux rediront, dans leurs infortunes, et ils seront consolés au sein de ces épreuves. Si cruelles soient-elles, elles ne seront qu'une faible image de celles que le Sauveur a daigné endurer pour l'amour d'eux.

« Quelques-uns de ceux qui l'entouraient ayant entendu, disaient : Voilà qu'il appelle Élie. » (Marc xv, 35.)

Bientôt un autre cri s'échappa de sa poitrine, cri qui dut retentir dans le cœur de sa Mère, et le briser. Son Fils, qu'elle aimait si ardemment s'écria : « *Sitio* : J'ai soif, » et cette tendre Mère ne pouvait répondre à Jésus que par ses larmes et sa compassion.

D'ailleurs notre divin Sauveur, au lieu de demander qu'on étanchât sa soif, voulait plutôt accomplir ce que l'Écriture avait prédit de lui.

« Ensuite Jésus, sachant que toutes choses étaient con-

sommées, afin qu'une parole de l'Écriture s'accomplît encore, il dit : J'ai soif. Or, il y avait là un vase plein de vinaigre. Les soldats en emplirent une éponge, et l'attachant autour d'une tige d'hysope, ils la présentèrent à sa bouche. Et quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : Tout est consommé. » (Jean XIX, 28-30.)

« Les ténèbres avaient couvert toute la terre jusqu'à la neuvième heure. Et le soleil s'obscurcit, et le voile du temple se déchira par le milieu. Alors Jésus s'écria d'une voix forte : Père, je remets mon âme entre vos mains. Et en prononçant ces paroles il expira. Or, le centurion, voyant ce qui était arrivé, glorifia Dieu, et dit : Certainement cet homme était le Juste. » (Luc XXIII, 44-47.)

Saint Matthieu : « Alors Jésus, jetant de nouveau un grand cri, rendit l'esprit. Et voilà que le voile du temple se déchira en deux, depuis le haut jusqu'en bas ; et la terre trembla, et les pierres se fendirent. Et les tombeaux s'ouvrirent ; et plusieurs corps des saints, qui s'étaient endormis, se levèrent. Et sortant de leurs tombeaux après sa résurrection, ils vinrent dans la ville sainte, et apparurent à un grand nombre. Or, le centurion et ceux qui étaient avec lui pour garder Jésus, voyant le tremblement de terre et tout ce qui arrivait, furent dans un grand effroi et dirent : Vraiment celui-ci était le Fils de Dieu : *Vere filius Dei erat iste.* » (Matth. XXVII, 50-54.)

Saint Jean, qui était auprès de la sainte Vierge, contemplant avec Elle, Jésus mourant, dit : « Et inclinant la tête, Jésus mourut. » (XIX, 30.)

XXI.

IL MOURUT !

Le Christ aurait pu ne pas souffrir, s'il l'avait voulu. Ses souffrances n'étaient pas nécessaires, ni de la part de Dieu, ni de la part du Christ lui-même, en ce sens qu'il n'y était pas forcé et qu'il souffrait volontairement ; mais sa Passion, dit saint Thomas d'Aquin, « fut nécessaire par rapport à sa fin : Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, dit Jésus, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais obtienne la vie éternelle. » (Jean III, 14-15.)

En ce qui le regarde lui-même : « N'a-t-il pas fallu, disait-il, que le Christ endurât toutes ces souffrances pour entrer dans sa gloire ? » (Luc XXIV, 26.)

Vis-à-vis de Dieu : « Le Fils de l'homme s'en va, selon ce qui a été décrété. » (Id. XXII, 22.)

« C'est ici l'accomplissement des paroles que je vous ai adressées pendant que j'étais avec vous, à savoir que tout ce qui est écrit de moi dans la Loi de Moïse, les prophètes et les psaumes, devait s'accomplir. » (Id. XXIV, 44.)

« C'était écrit ainsi, et il fallait que le Christ souffrît et ressuscitât d'entre les morts. » (Ibid. 46.)

Il mourut !

Il mourut après nous avoir prouvé, *par sa Passion*, combien l'homme est aimé de Dieu, et nous avoir ainsi excités à l'aimer d'un amour ardent ; et c'est dans cet

amour que consiste le bonheur parfait de l'homme. « Dieu fait éclater son amour envers nous, en ce que pendant que nous étions encore ses ennemis, le Christ est mort pour nous ; après nous avoir donné par ses douleurs l'exemple de l'obéissance, de l'humilité, de la constance, et des autres vertus qui ont brillé en Lui au sein de ses épreuves, vertus nécessaires au salut de l'homme : « Le Christ est mort pour nous, vous laissant son exemple, afin que vous marchiez sur ses traces » ; (I. Pierre, II, 21.) après nous avoir fait comprendre le prix de notre âme, rachetée par son sang divin, et aussi la dignité de l'homme, qui par Lui a vaincu Satan, et avec son secours, peut le vaincre lui-même.

Il mourut !

« L'union de la nature divine, dit l'ange de l'École, avec la nature humaine s'est faite en une personne, en une hypostase, en un suppôt, mais les natures demeurent toujours distinctes, de telle sorte qu'il n'y eut de commun que la personne ou hypostase. Ainsi la Passion doit être attribuée au suppôt de la nature divine, non à raison de cette nature, laquelle est impassible, mais bien de la nature humaine. »

« Si quelqu'un, dit saint Cyrille, ne confesse pas que le Verbe de Dieu a souffert dans sa chair, a été crucifié dans sa chair, qu'il soit anathème. » (Anath. XII.)

« La mort du Christ, devenant en quelque sorte la mort d'un Dieu (à raison de l'unité de personne) a détruit la mort, parce que l'homme qui souffrait était Dieu. Ce n'est pas que la nature divine ait été lésée, ou qu'elle ait pu changer de manière à souffrir, seule la nature humaine a souffert... Les Juifs ne crucifièrent pas un pur homme, leurs attentats allèrent jusqu'à

Dieu. Le prince a une parole, une sorte de verbe ; que ce verbe se rende visible par des caractères et dans une lettre adressée à des sujets, si quelqu'un se révolte et déchire cette lettre, il sera condamné à mort, comme ayant déchiré, non une lettre, mais le verbe même du souverain. Que le Juif ne se rassure donc pas sur ce qu'il n'a crucifié qu'un homme ; ce qu'il voyait, c'était la lettre, ce que cette lettre renfermait, c'était le Verbe tout-puissant, engendré par nature, et non proféré avec la langue. » (Sermon prononcé au concile d'Ephèse.)— Voir Saint Thomas, Somme th. De la Passion du Christ, Art. XII.

Il mourut !

Et il était convenable qu'il mourût. Car nous avons mérité la mort éternelle par le péché, et Jésus s'était offert à la justice de son Père, afin de satisfaire pour nous : mort pour mort, la satisfaction surpassait la dette.

Si le Christ, après avoir parcouru sa carrière, que nous avons suivie pas à pas, avait disparu soudain aux yeux des hommes, comme une vapeur qui s'évanouit dans les airs, n'aurait-on pas dit que ce n'était qu'un fantôme ?

Jésus se faisait notre Frère aîné, et nous apprenait à pratiquer toutes les vertus, à affronter tous les périls nécessaires, à subir tous les tourments ; or, celui de la mort est pour l'homme le plus effroyable, naturellement : ne convenait-il pas que le Christ aussi fût notre modèle dans la mort ?

Le Christ enfin est Roi ; dans l'amour exprimé par la souffrance, ne lui eût-il pas manqué un mérite, et le principal, s'il avait reculé devant la souffrance d'une mort, supportée pour l'amour de nous ; et sa couronne